242

Ada

437

IDA,

OU

QUE DEVIENDRA-T-ELLE?

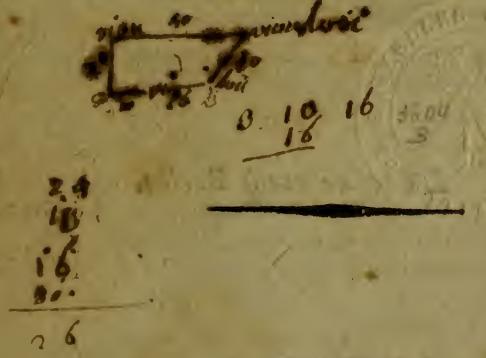
COMÉDIE-ANECDOTIQUE,

EN DEUX ACTES ET EN PROSE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES;

Par J. B. Radet.

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre du Vaudeville, le 28 frimaire, an 10.



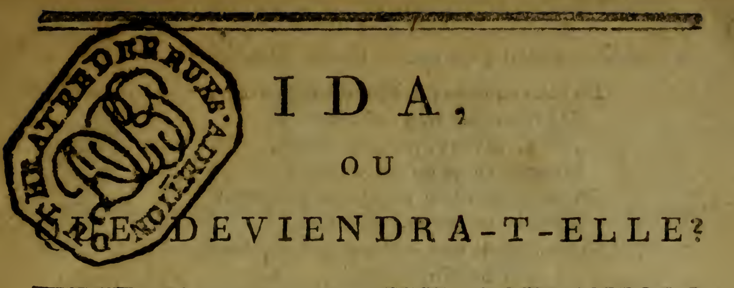
A PARIS,

Chez Barba, libraire, Palais du Tribunat, galerie derrière le Théâtre Français de la République, n°. 51.
Et au Théâtre du Vaudeville.

AN X. (1802.)

PERSONNAGES.	ACTEURS.
MOLTEN, riche négociant. (*Très-franc et un peu brusque.*)	*Lenoble.*
GOUTMANN, maître d'hôtel garni.	*Hyppolite.*
Mad. GOUTMANN, sa belle-sœur. (*Maîtresse du café, jalouse et babilllarde.*)	Mlle *Delisle.*
LEDOUX, garçon de café, associé et amant de madame Goutmann. (*Fat subalterne.*)	*Carpentier.*
IDA, servante du café. (*Douce, sensible et ingénue.*)	Mlle *Desmares*
CATHERINE, pauvre femme.	Mlle *Bodin.*
DOMINIQUE, petit garçon d'une dixaine d'année, fils de Catherine. (*Vif et drôle de corps.*)	*Frédéric.*

La scène est à Berlin.



IDA,

OU

QUE DEVIENDRA-T-ELLE?

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un café.

SCENE PREMIERE.

(*Au lever du rideau, on voit Ledoux arrangeant la salle. Il va écouter à la porte qui donne dans l'intérieur de la maison.*)

LEDOUX, *seul, gaîment, tout ce qui tient à son inconstance.*

J'AI cru entendre... non, personne n'est encore descendu, il est trop matin... Je voudrais que la jolie petite servante, qui n'est ici que depuis quelques jours, descendit la première. . . Elle paraît timide et même un peu farouche. . . Eh bien, j'aimerais mieux ses rigueurs que toutes les prévenances de la bourgeoise. . . . Qui m'eût dit, quand j'arrivai à Berlin, et que je devins amoureux de la maitresse de ce café, qu'un an après, cet amour-là serait tout-à-fait éteint !... Qui m'eût dit cela ? parbleu ! un français, un compatriote. . . . Cette chère madame Goutmann, je la trouvais charmante alors ; son babil m'amusait : je la quittais le moins possible, et quand des importuns troublaient nos tête-à-tête, j'en avais beaucoup d'humeur... Heureux tems !... et aujourd'hui, quelle différence !... Non seulement je ne la chercho plus, mais je tremble toujours de me trouver seul avec elle... C'est un changement un peu trop prononcé, et je crois vraiment que je suis dans mon tort.

Air nouveau, *ou vaud. de M. Guillaume.*

De tems en tems, je sens ma conscience,
Me reprocher trop de froideur ;
Alors, je veux, par bienséance,
Montrer encor un peu d'ardeur.
D'être éloquant en vain je me propose :
Au beau milieu de l'entretien,
Lorsque l'esprit veut prouver quelque chose,
Le cœur ne dit plus rien. *bis.*

Et c'est embarrassant... mais n'importe.

Même air.

Un beau matin, pour finir avec elle,
Nous nous marirons tout-à-coup ;
Si je la vois un peu moins belle,
Je la vois riche, et c'est beaucoup.
Quand il faudra terminer l'aventure,
En épouseur intelligent,
Par la pensée, auprès de sa figure,
Je mettrai son argent. *bis.*

Et l'un fait toujours passer l'autre. . . . Ah ! ah ! déjà du monde... c'est de bonne heure.

SCENE II.

LEDOUX, MOLTEN.

MOLTEN, *se plaçant à une table.*

Du chocolat.

LEDOUX.

Monsieur, il n'y en a pas encore de fait.

MOLTEN.

Qu'on en fasse.

LEDOUX.

En attendant, voici la gazette de la cour.

MOLTEN.

Une pipe.

LEDOUX.

Voilà l'une et l'autre. (*il lui sert, sur un petit plateau, une pipe, du tabac à fumer et une bougie allumée.*)

MOLTEN.

Vîte, du chocolat.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, Mad. GOUTMANN.

Mad. GOUTMANN, *en peignoir.*

Eh bien! monsieur n'est pas servi. . . . Servez donc monsieur.

LEDOUX, *avec humeur.*

Un moment, madame Goutmann, un moment.

Mad. GOUTMANN.

Dépêchez... j'ai à vous parler.

LEDOUX, *en s'en allant.*

Vous savez bien qu'il faut que je sorte, ce matin.

SCENE IV.

MOLTEN, Mad. GOUTMANN.

Mad. GOUTMANN, *avec aigreur.*

En vérité, c'est une gageure: bientôt cet homme-là ne trouvera plus le tems de me parler; c'est, chaque jour, nouvelle affaire, nouvelle distraction: j'ai déjà cru voir qu'il regardait la petite servante avec beaucoup d'intérêt; elle est jeune, passablement jolie, et, à la première occasion, il faudra la renvoyer.

(*abordant Molten, d'un air doux.*)

Votre servante, monsieur. . . . Je vous demande pardon; vous attendrez un peu, il est si matin!... Monsieur n'est jamais venu chez moi... Non, je ne me rappelle pas. . . Monsieur n'est peut-être pas de Berlin?

MOLTEN, *arrangeant sa pipe.*

Le maître du Lion-d'Or, où je suis logé, assure que votre chocolat vaut mieux que celui des autres cafés de cette ville.

Mad. GOUTMANN.

Oh! certes, il n'y a pas de comparaison. . . . tous les jours on m'en fait compliment.

MOLTEN.

Je ne vous en ferai pas, moi, ce n'est pas mon usage.

Mad. GOUTMANN, *à part.*

Quel est donc cet original ? (*haut.*) Ah ! monsieur loge au Lion-d'Or, chez mon parent.

MOLTEN.

Oui, il prétend que vous êtes sa belle-sœur.

Mad. GOUTMANN, *observant Molten.*

Hélas ! feu mon mari était son frère... Et mais, j'y suis... Oh ! c'est sûrement de vous que mon beau-frère m'a parlé... monsieur Molten.

MOLTEN.

C'est mon nom.

Mad. GOUTMANN, *d'un débit très-vif.*

Riche négociant de Breslau, où vous allez épouser une jeune demoiselle que vous n'avez jamais vue, et qui doit arriver exprès d'Hambourg, avec son oncle, votre ami intime, vous êtes à Berlin depuis quinze jours, vous y faites faire les habits de noces, les bijoux...

MOLTEN.

Votre frère vous a conté tout cela ?

Mad. GOUTMANN, *avec chaleur.*

Ah ! monsieur, il n'y a sorte de bien qu'il ne dise de vous ; il vante votre bonté, votre générosité, votre caractère qu'il dit un peu original : cependant, il ne conçoit pas que vous ayez pu vous déterminer à épouser une femme sans la connaître.

MOLTEN.

Mon ami me répond d'elle, et cela me suffit.

Mad. GOUTMANN, *en bavarde le reste de la scène.*

Monsieur fait très-bien de se marier ; il faut une femme à la tête d'une maison pour commander, ordonner la dépense, régler les comptes, dirriger les domestiques : oui, la moins bonne ménagère est encore utile pour y établir la propreté, l'ordre et l'arrangement.

MOLTEN, *gravement.*

Je suis de votre avis.

Mad. GOUTMANN.

En vérité, plus j'y pense, et moins je devine pourquoi mon beau-frère ne trouve pas votre mariage une chose toute sim-

ple ; lui, qui me répète sans cesse que j'ai tort de rester aussi long-tems veuve, qu'une femme comme moi ne peut se passer d'un mari, et mille autres propos, mais le cher Goutmann n'attache aucune idée à ce qu'il dit ; c'est une pauvre tête, un génie étroit, un petit esprit, et un grand bavard.

MOLTEN.

Ne serait-ce pas une maladie de famille ?

Mad. GOUTMANN.

Effectivement, feu mon mari aimait terriblement à parler ; je lui en faisais souvent des reproches, et j'avais raison, car rien n'est insupportable dans la société comme les gens avec lesquels il est impossible de placer un mot, et qui parlent de tout à tort et à travers.

MOLTEN, *à part.*

Je crois entendre une pie crier contre la couleur noire.

Mad. GOUTMANN, *soupirant.*

Malheureusement c'est un défaut qui devient tous les jours plus commun. Quant à moi, je l'évite avec la plus grande attention, et, certes, on ne me reprochera pas de trop parler.

MOLTEN, *à part.*

Voilà une femme qui se connaît et cela fait plaisir. (*haut.*) Voudriez-vous voir si le chocolat...

Mad. GOUTMANN.

Un peu de patience, cela ne tardera pas... Nos pratiques ne viennent pas si matin ; mais en attendant, je ne vous laisserai pas seul, je connais la politesse, et, grace au ciel, les soins, les attentions, les prévenances ne me coutent rien.

MOLTEN.

Tant pis. Je n'aime pas les gens si empressés.

Mad. GOUTMANN.

Personne ne s'en plaint, et les étrangers...

MOLTEN.

Reçoivent beaucoup de complimens en face, et force railleries quand ils ont tourné le dos ; c'est la règle.

Mad. GOUTMANN.

Ah ! monsieur, ce reproche ne peut pas me regarder, et vous le savez bien.

Air : *Vaud. du Jockey.*

Mon beau-frère, en parlant de moi,
Vous aura cité ma franchise,
Ma loyauté, ma bonne foi,
Et ma bonté que rien n'épuise :
Il a vanté mon bon esprit,
La douceur de mon caractère...

MOLTEN.

Non, madame, mais il m'a dit
Précisément tout le contraire.

Mad. GOUTMANN.

Vous plaisantez, sans doute.

MOLTEN.

Je ne plaisante jamais, sur-tout quand je m'impatiente.... Ce chocolat enfin...

Mad. GOUTMANN.

Oui, monsieur, il doit être prêt... (*elle appelle.*) Ida... Ida... c'est ma servante... Je vais vous l'envoyer; ensuite j'irai faire un peu de toilette, car il faut cela dans notre état : la tournure, l'élégance de la maîtresse d'un café sont très-nécessaire à la prospérité de sa maison... Mais, dieu merci, ce n'est pas ce qui me manque.

MOLTEN, *à part, et se levant d'impatience.*

Peste soit de la bavarde !

Mad. GOUTMANN.

Air : *Enchanté de l'amusement.* (Voltaire.)

Dans Berlin, sans trop me vanter,
Pour le ton et pour les manières,
Je me flatte de l'emporter
Sur toutes nos limonadières ;
En parure, comme en tout,
On me remarque par-tout ;
Je me mets avec tant de goût,
Que souvent, ne vous déplaise,
On me prend pour une française. *bis.*

(*Ida paraît.*)

Allons, mademoiselle, servez promptement, lestement, proprement, et que rien ne manque à monsieur. (*elle sort en parlant jusques dans la coulisse*) J'ai encore des ordres à donner, voyons d'abord si le café...

MOLTEN.

Enfin, m'en voilà débarrassé. (*il se remet à sa table.*)

SCENE V.

MOLTEN, IDA.

(*Elle porte un plateau, sur lequel sont le chocolat, la tasse, le pain, pose le tout sur la table où est Molten; elle a les yeux baissés et l'air fort timide.*)

IDA, *après un moment de silence.*

Est-ce là tout ce que monsieur désire ?

MOLTEN, *sans la regarder.*

Un verre d'eau.

(*Elle apporte une carafe et un verre.*)

MOLTEN, *jettant les yeux sur elle.*

Celle-ci ne me paraît pas avoir le même besoin de causer... A votre air, je suppose que vous ne servez pas depuis longtems.

IDA.

Je ne suis ici que depuis cinq jours.

MOLTEN.

Est-ce votre première condition ?

IDA.

Non, monsieur, j'ai servi, pendant deux mois, une bien bonne dame. (*Elle fait une petite mine pour s'empêcher de pleurer.*)

MOLTEN.

Et pourquoi l'avoir quitté, cette bonne dame.

IDA, *le cœur gros.*

Monsieur... c'est qu'elle est morte tout d'un coup, et je crois que je ne m'en consolerai jamais.

MOLTEN.

Vous vous trompez... mais il n'y a pas de mal.

IDA.

Oh ! monsieur, si vous l'aviez connue...

Air : *Ce jeune homme, depuis huit jours.* (de Marcelin.)

De bienfaisance et de douceur,
C'était une image accomplie.

Pourquoi faut il qu'en sa rigueur
Le ciel sitôt me l'ait ravie !
Elle eut formé pour la vertu
Ce cœur à ses avis fidèle ;
Mais, en la perdant, j'ai perdu
Et les leçons et le modèle.

MOLTEN.

Les bonnes femmes ont toujours été rares, et vous avez fait une perte difficile à réparer.

IDA.

Même air.

Sa bonté fut toujours l'appui
De la vertu, de l'innocence,
Et pour les faiblesses d'autrui
Elle eut toujours de l'indulgence.
En la servant, moi, j'aurais pû,
Un jour, me rendre digne d'elle ;
Mais, en la perdant, j'ai perdu,
Et les leçons et le modèle.

(*Ida se retournant en essuyant ses yeux.*)

MOLTEN, *à part.*

Cette jeune fille paraît avoir de la sensibilité, et sa figure n'est pas mal.

(*On frappe doucement à la porte vitrée, Ida va ouvrir.*)

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS DOMINIQUE.

IDA.

Eh ! c'est toi, Dominique.

DOMINIQUE, *gaiement.*

Ah ! vous v'là donc, mamz'elle Ida, enfin je vous ai trouvée : mon dieu, que je suis aise de vous voir.

IDA.

Mais par quel hasard as-tu deviné que j'étais ici ?

DOMINIQUE.

C'est votre bonne amie, la lingère, qui nous a dit que vous serviez dans un café ; mais sans pouvoir nous dire lequel.

IDA.

Et tu es arrivé ?...

DOMINIQUE.

Oh ! ce n'est pas sans peine.

Air : *Dans cette maison, à quinze ans.*

Une fois, moi, que j'apprends ça,
V'là qu'je n'peux plus rester tranquille,
Et qu'je court demandant Ida
Dans tous les cafés de la ville;
J'écoute tant c'que chacun dit,
J'interroge avec politesse :
De ma bêtise on s'moque, on rit
Et pourtant on n'a pas l'esprit
De me donner votre adresse.

IDA.

Cela n'est pas étonnant.

MOLTEN, *à part.*

Voilà un petit garçon assez éveillé.

DOMINIQUE.

J'allais recommencer à chercher aujourd'hui, quand j'vous ai apperçue à travers la porte vitrée.

IDA.

Pauvre petit !... As-tu déjeûné ?

DOMINIQUE.

Oh ! mon dieu, non.

IDA, *prenant dans une corbeille.*

Tiens, voilà un petit pain. (*elle s'arrête.*) Un moment.. ce pain n'est pas à moi... (*elle fouille dans sa poche, et met la valeur du petit pain sur le comptoir.*)

MOLTEN, *qui a vu cette action.*

Bien... brave fille !

IDA.

Et ta pauvre mère, la bonne Catherine, est-elle tout à fait rétablie ? comment va-t-elle ?

DOMINIQUE.

Bien, dieu merci, et mon frère encore mieux. . . On ne dirait jamais qu'i' n'a que quinze jours, tant il est fort ! . . . V'nez l'voir, mam'zelle Ida, nous n'demeurons pas loin d'ici... rue Guillaume, à côté d'l'épicier, au fond de la cour.

IDA.

Oh ! je ne peux pas sortir ; mais, dis à ta mère...

DOMINIQUE.

Elle ne peut pas sortir non plus.

IDA.

Pourquoi donc ?

DOMINIQUE.

C'est que...

IDA.

Qu'est-ce qui l'en empêche ?

DOMINIQUE.

Ah ! dame, l'hiver commence à êtr'bien rude : mon frère n'avait point d'couverture, l'pauvre petit avait froid, et ma mère a défait son meilleur habit...

IDA.

Ah ! j'entends... Pauvre femme !

MOLTEN, *qui a suivi la conversation, met la main à sa poche, comme pour donner de l'argent, mais il s'arrête.*

Non, il faut voir.

DOMINIQUE.

Avec ça qu'elle a peur que nos pratiques, en la voyant si mal mise, ne veuillent pu li confier d'ouvrage comme auparavant.

IDA.

Oui, le plus grand malheur de la pauvreté, c'est de nous ôter la confiance.

DOMINIQUE.

C'est qu'voyez-vous, si ell' n'avait pas d'quoi travailler, ça s'rait ben triste.

IDA.

Ne t'affliges pas Dominique. Madame Goutmann a des robes, je ne sais combien, je vais lui en demander une pour ta mère.

DOMINIQUE.

Mais croyez-vous qu'ell' voudra ?

Air : *Dans ces vertes campagnes.*

Oui, je crois que ma maîtresse
Ne me refusera rien :

Ellese vante sans cesse
D'aimer à faire du bien.
Quelle sera fortunée
D'avoir cette accasion,
De commencer la journée
Par une bonne action !
(elle sort.)

SCENE VII.

MOLTEN, DOMINIQUE.

MOLTEN, *suivant des yeux Ida.*

Si sa maîtresse est obligeante et généreuse, j'en serai bien surpris... cela n'est pourtant pas impossible.

Air : *Vaud. d'Honorine.*

Cette bavarde insupportable
Peut bien avoir quelques bons sentimens :
Comme a dit un poète aimable,
Les bavards sont toujours de bonnes gens. *bis.*
Sur sa causerie éternelle,
Je l'ai jugée avec rigueur :
Mais j'excuserai tout en elle,
Si je lui croyais un bon cœur. *bis.*

DOMINIQUE, *chantant en examinant le café.*

Trala, la, la, dera, la, la... (*il apperçoit M. Molten, s'arrête tout court.*)

MOLTEN.

Eh bien... achève donc ta chanson.

DOMINIQUE, *un peu honteux.*

Oh! oh!

MOLTEN.

Tu es bien gai ?

DOMINIQUE.

Ah! dame, tantôt gai, tantôt triste... c'est selon.

MOLTEN.

Selon quoi ?

DOMINIQUE.

Air : *On doit soixante mille francs.*

Nous sommes bien pauvres, chez nous :
Nous manquons de tout, voyez vous ;
C'est ce qui nous désole. *bis.*
Mais moi, ma mère et son petit,
Nous avons tous bon appétit,
C'est ce qui nous console. *bis.*

MOLTEN.

Est-ce que ta mère ne sait pas travailler ?

DOMINIQUE.

Si fait : mais l'ouvrage ne donne pas.

MOLTEN.

Et ton père ?

DOMINIQUE.

Il est soldat, à l'armée.

MOLTEN.

Si vous êtes d'honnêtes gens, je viendrai à votre secours.

DOMINIQUE.

Oh ! ma mère ne demande que de l'ouvrage. (*du ton de la confiance la plus importante.*) Vous ne savez pas ? j'viens de faire un projet... (*Molten sourit.*) J'vais prier mam'zelle Ida d'nous procurer la pratique de c'te maison.... j'suis sûr qu'ell' ne d'mandera pas mieux, c'est une si bonne fille !

MOLTEN.

Y a-t-il long-tems que tu la connais ?

DOMINIQUE.

D'puis qu'elle est sortie des Orphelines ; ou c'qu'elle a été élevée... C'est-là qu'i'faut entendre l'bien qu'on en dit.

Air *nouveau*, *de Michel.*

Tout chacun l'aime et l'admire,
Cette douce et bonne Ida :
Mais n'faut pas aller lui r'dire
Tout ce que je vous dis-là :
Ça lui ferait de la peine ;
Ça m'en ferait aussi, car
Je ne veux pas qu'on me prenne } *bis.*
Pour un petit babillard.

MOLTEN.

Oh ! c'est juste.

DOMINIQUE.

Même air.

De son ame bienfaisante,
Hier, on nous racontait
Une histoire intéressante,
Qui, vraiment, vous surprendrait :
Malgré moi, faut que j'me r'tienne
De vous la dire ici, car

Je ne veux pas, etc.

MOLTEN.

Il est vraiment aimable.

DOMINIQUE.

Chut !... Voici mam'zelle Ida.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, IDA.

(*Elle a ôté son corset et son jupon d'indienne et elle le tient ployé : il lui reste un petit corset rouge et un jupon vert, où l'on voit quelques pièces: elle a par-dessus un tablier blanc.*)

IDA.

Tiens, Dominique, voilà un habit pour ta mère.

DOMINIQUE, *sautant de joie.*

Oh ! mon bon dieu, qu'elle va donc être contente. (*reconnaissant que c'est celui d'Ida.*) Mais, mam'zelle, c'est le vôtre... vous l'aviez tout à l'heure.

IDA.

Prends toujours... Ta mère au moins pourra sortir.

MOLTEN, *à part.*

Cette fille m'étonne.

DOMINIQUE.

Votre maîtresse a donc refusé ?...

IDA.

Hélas ! oui.

MOLTEN, *à part.*

Je ne l'avais que trop bien jugée.

IDA.

Air : *l'Homme pour vous défendre.*

Donne à ta pauvre mère
Ce petit présent-là :
Avec plaisir, j'espère,
Elle l'acceptera.

DOMINIQUE.

Oh ! non, mam'zelle, non...

IDA.

De refuser, monsieur,
Vous auriez la rigueur !
Prends mon ami...

DOMINIQUE.

Je n'ose.

IDA.

Quoi ! pour si peu de chose,
Offert de si bon cœur !

MOLTEN, *à part.*

Offert de si bon cœur !

DOMINIQUE, *pressé par Ida.*

Je reçois pour ma mère
Ce joli présent-là.
Le ciel un jour, j'espère,
Vous récompensera.

Ensemble.

Je reçois pour ma mère.

IDA.

Porte à ta pauvre mère, etc.

MOLTEN, *à part.*

Quelle bonté sincère !
Intéressante Ida.
Oh ! oui, le ciel, j'espère,
Te récompensera.

IDA.

Ma maîtresse va venir ; va-t-en bien vîte.

(*En finissant l'air, Ida conduit Dominique à la porte vitrée qu'elle ferme quand il est parti.*)

MOLTEN, *à part.*

Comme une ame bienfaisante embellit un joli visage ! Ida, que tout à l'heure je ne trouvais que gentille, me paraît maintenant un créature angélique. (*Ida, voyant madame Goutmann, veut sortir.*)

SCENE IX.

MOLTEN, IDA, Mad. GOUTMANN.

Mad. GOUTMANN, *sans appercevoir Molten.*

Ida, voyez un peu, là-dedans, si monsieur Ledoux... non, restez... Eh mais. . . qu'est-ce donc que cela ? comme vous voilà faite.

Air : *Pierrot revenant du moulin.*

L'accoutrement est fort joli,
De goût, vraiment, il est rempli :
Et comment, un dimanche, ici,
Se mettre ainsi,
Paraitre ainsi...
Que veut dire ceci ?

Mais, approchez donc,
Mais, parlez donc,
Répondez donc,
Prenez le ton
Qu'il faut dans ma maison.

MOLTEN, *à part.*

Cette femme a l'esprit malade, assurément.

Mad. GOUTMANN.

A l'heure où tout le monde va venir!... Etes-vous folle?... Voulez-vous bien répondre?

IDA, *tremblante.*

Madame...

Mad. GOUTMANN.

Eh bien, madame.... Pourquoi avez-vous changé d'habit?

IDA.

Madame...

Mad. GOUTMANN, *la prenant par le bras et la poussant rudement.*

Ne me raisonnez pas, et allez vous r'habiller.

IDA, *pleurant.*

Mon dieu, madame, cela m'est impossible.

Mad. GOUTMANN.

Comment! impossible!

IDA.

Madame, pardonnez-moi... J'ai donné...

Mad. GOUTMANN, *souriant avec ironie*

Donné! quel conte me faites-vous là? croyez-vous m'en imposer avec un pareil mensonge?

IDA.

Oh! madame, je ne ments point, je vous assure.

Mad. GOUTMANN, *très-en colère.*

Comment donc, vous seriez assez insolente, lorsque je viens de vous refuser!... Ah! vous prétendez me donner des leçons! cela suffit: je vois de quoi vous êtes capable; je devine vos petites ruses, vos projets: mademoiselle veut se rendre intéressante. Vous croyez peut-être que monsieur Ledoux... Mais j'y mettrai bon ordre, je ne serais point votre dupe, et vous sortirez de chez moi sur-le-champ... (*à part.*) Voila un prétexte tout trouvé.

MOLTEN, *se levant.*

Je n'y tiens plus.

Mad. GOUTMANN, *très-surprise, à part.*

Il est encore là !

MOLTEN.

Air : *Vaud. des deux Veuves.*

Madame, c'est la vérité
Que vous atteste cette fille :
Elle a fait une charité
Pour une mère de famille.
Vous approuvez, certainement,
Ce trait qui me plait et m'étonne,
Et vous en auriez fait autant,
Car, on dit que vous êtes bonne.

Mad. GOUTMANN.

Oui, je suis bonne ; mais chacun a ses pauvres, et je ne m'avise pas de donner à des premiers venus, à des fainéans..

Air : *Vaud. de l'Opera-Comique.*

Je prends quelque précaution
Pour les bienfaits que je dispense,
Et c'est avec réflexion
Que j'exerce la bienfaisance.

IDA, *d'un air bien suppliant.*

Madame, laissez-vous fléchir,
Et désormais, s'il est possible,
Je tâcherai de réfléchir,
Avant d'être sensible.

MOLTEN.

Non, mon enfant, suivez toujours votre bon cœur ; il vous dirigera mieux que les beaux avis de madame.

IDA, *à Mad. Goutmann.*

N'abandonnez pas une infortunée, sans parens, sans appui...

Mad. GOUTMANN.

Oh ! quand on est si généreuse, on doit avoir des ressources.

MOLTEN, *à part.*

Quelle femme !

Mad. GOUTMANN.

Air : *Trouverez-vous un parlement.*

Sortez de chez moi, sur le-champ.

IDA, *sortant.*

Oh! c'est avoir l'ame bien dure.

MOLTEN, *regardant madame Goutmann avec indignation.*

C'est un cœur de marbre.

Mad. GOUTMANN.

Voyez à quel affront pourtant,
M'expose cette créature!

MOLTEN.

Quant à moi, je ne puis ici
Que condamner sa maladresse.
De quoi s'avise-t-elle aussi
De valoir mieux que sa maitresse. } *bis.*

Mad. GOUTMANN.

Mais, monsieur, je trouve vos expressions très-malhonnêtes, très-déplacées...

MOLTEN.

Oh! je ne suis pas poli... Renvoyer cette fille pour avoir fait une bonne action...

Mad. GOUTMANN, *avec humeur.*

Que ce soit pour cela ou pour autre chose, ce ne sont les affaires de personne.

MOLTEN.

Votre conduite à son égard est cruelle, révoltante.

Mad. GOUTMANN.

Cruelle! révoltante!... En vérité, ceci est trop fort, on n'a point d'idée de pareils propos... Et de quel droit, monsieur, vous mêlez-vous...

MOLTEN.

Parbleu! du droit qu'a tout homme de bien d'être indigné d'une injustice, et de l'empêcher, quand il le peut.

Mad. GOUTMANN.

Quel ton!... Savez-vous, monsieur, que je ne suis point accoutumé...

MOLTEN, *brusquement.*

A entendre la vérité? eh bien, il faut vous y faire. (*jettant de l'argent sur le comptoir.*) Payez-vous, madame.

Mad. GOUTMANN, *allant au comptoir, très-en-colère.*

Allons, allons, ceci finira... Je suis outrée.

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, LEDOUX, IDA, *portant son petit paquet sous son bras.*

LEDOUX, *à Ida, en entrant.*

Non, non, laissez-moi faire... Je vais lui parler. Pourquoi donc, madame Goutmann, voulez-vous renvoyer Ida ?

Mad. GOUTMANN, *occupée à chercher de la monnaie.*

Je n'ai de compte à rendre à personne.

LEDOUX.

Vous avez tort.

Mad. GOUTMANN.

Ah! j'ai tort... Il ne lui manquait plus que votre protection.

LEDOUX.

Elle a de la bonne volonté, elle donne des espérances.

Mad. GOUTMANN, *sortant du comptoir.*

Oui! vous donne-t-elle déjà des espérances ? cela ne m'étonnerait pas : une fille qui a l'ame si bonne ! (*rendant à Molten.*) Tenez, monsieur.

LEDOUX.

Voilà de vos belles idées. (*il paraît lui parler bas et n'être pas écouté.*

MOLTEN, *prenant sa canne et son chapeau.*

Ida, je me charge de vous trouver une place.

IDA.

Mais, monsieur, vous ne me connaissez pas.

MOLTEN.

Je vous connais parfaitement.

IDA.

Monsieur, je ne veux servir qu'une dame.

MOLTEN.

Vous me conterez cela en chemin.

Mad. GOUTMANN, *à part.*

Je crois, dieu me pardonne, que ce beau moraliste a envie de s'en emparer.

LEDOUX, *à Mad. Goutmann.*

Je veux absolument vous faire entendre raison.

Mad. GOUTMANN.

Je n'entends rien, laissez-moi.

LEDOUX.

Si vous la renvoyez, que deviendra-t-elle ?

Mad. GOUTMANN, *vivement.*

Que m'importe !

(*Morceau d'ensemble.*)

Air : *Il faut partir.* (du Tableau parlant.)

Il faut sortir, à l'instant même,
A l'instant même.

LEDOUX.

Voyez, voyez sa peine extrème,
Sa peine extrême.

IDA.

Hélas! me renvoyer ainsi!
Hélas! pouvez-vous me traiter ainsi!
Voyez, voyez ma peine extrême:
Pouvez vous me traiter ainsi!

Ensemble.

MOLTEN.

Pauvre petite!
Console-toi, pauvre petite.
Pouvez-vous, la traiter ainsi!

LEDOUX.

Pauvre petite!
Que je la plains, pauvre petite!
Pouvez-vous l'affliger ainsi.

Mad. GOUTMANN.

Partez bien vîte
Sans raisonner, partez bien vîte;
Allez, allez, sortez d'ici.

MOLTEN, *à Ida.*

Viens mon enfant, en assurance,
Livre ton cœur à l'espérance,
Molten allieurs te placera,
Te placera.

IDA.

Est-ce le sort que je mérite!

Mad. GOUTMANN, *observant Molten.*

O l'hypocrite!

IDA.

Sans reproche sur ma conduite
Mon courage me soutiendra,
Me soutiendra.

Mad. GOUTMANN, *voyant Molten presser Ida.*

O l'hypocrite !
C'est un beau zèle qui l'excite:
Mais le projet qu'il médite,
En voulant protéger Ida,
Aisément se devinera.

LEDOUX, *à part.*

Vainement je sollicite,
Mais bientôt Ida reviendra,
Ou, ma foi, Ledoux partira.

Ensemble.

IDA.

Hélas ! au moins estimez moi, madame.

MOLTEN.

N'attendez rien de cette femme.

Mad. GOUTMANN, *montrant Molten.*

Voilà monsieur qui vous reclame.

Ensemble.

LEDOUX.

O quelle femme ! *(bis)*
Elle est méchante au fond de l'ame.

Mad. GOUTMANN.

Il faut partir, à l'instant même.

LEDOUX.

Voyez, voyez sa peine extrême.

IDA.

Pouvez-vous me traiter ainsi !

LEDOUX.

Pauvre petite !
Pouvez-vous la traiter ainsi !

MOLTEN, *prenant Ida par la main.*

Viens, ma petite,
Partons bien vîte,
Pour jamais, viens, partons d'ici.

Mad. GOUTMANN.

Partez bien vîte,
Pour jamais délogez d'ici.

(Molten enmène Ida ; madame Goutmann sort en se disputant avec Ledoux.)

Fin du premier Acte.

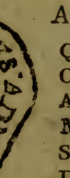
ACTE II.

Le théâtre change et représente un sallon.

SCENE PREMIERE.

GOUTMANN, *seul, et regardant à sa montre.*

Monsieur Molten tarde bien à rentrer. . . Ah ! la veille d'un départ, et quand il s'agit de choisir des ajustemens, des dentelles, des bijoux pour un mariage... Voilà pourtant un homme qu'on épouse sans l'avoir jamais vu, et sur sa bonne réputation... Il est vrai qu'une grande fortune, beaucoup de générosité et des mœurs irréprochables se présentent avec assez d'avantage, même de loin; savoir si de près la femme n'exigera rien de plus. Monsieur Molten n'est ni empressé, ni complimenteur, et cela ne plait pas à tout le monde.



Air : *Des femmes plus d'un censeur.*

Quant à moi, je trouve sans prix
Cette franchise remarquable;
A beaucoup de gens bien polis,
Molten me semble préférable :
S'il vous brusque de tems en tems,
Dans son humeur originale,
Il n'est bourru que par instans,
Mais il est bon sans intervale.

Le voici, je pense.

SCENE II.

GOUTMANN, MOLTEN, IDA, *toujours avec son petit paquet qu'elle pose sur une chaise en entrant.*

MOLTEN.

Mon cher Goutmann, envoyez-moi votre épouse.

GOUTMANN.

Monsieur...

IDA, *à Molten.*

Est-ce ici chez la dame ?

MOLTEN.

Non, c'est chez moi.

IDA, *surprise et embarrassée.*

Chez vous! . . . Mais, monsieur, je vous l'ai dit, Je ne veux servir qu'une dame.

MOLTEN.

Eh bien, vous ne me servirez pas.

GOUTMANN.

Monsieur, ma femme vient de partir pour la campagne, où elle doit rester deux jours.

MOLTEN.

Tant pis, cela me contrarie. . . N'importe, trouvez dans votre hôtel une petite chambre pour cette jeune fille.

GOUTMANN.

Oui, monsieur. (*il sort.*)

SCENE III.

MOLTEN, IDA.

IDA, *très-embarrassée.*

Monsieur... il m'est impossible de loger ici.

MOLTEN.

Plait-il?

Air : *C'est toujours mon enfant prodigue.*

Refuser de loger céans!
Ce refus-là m'impatiente :
Songez que chez d'honnêtes gens,
Un honnête homme vous présente. *(bis.)*

IDA.

Permettez moi de m'en aller.

MOLTEN.

La raison, et qu'elle soit bonne?

IDA.

Monsieur, quand on sait travailler,
On doit n'être à charge à personne.

MOLTEN.

Et qui vous dit que vous serez à charge?

IDA.

Oh! c'est égal, je ne veux pas rester.

MOLTEN.

Est-ce moi qui vous fait peur?

IDA.

Oh ! mon dieu, au contraire, et si monsieur était une dame, ou seulement un vieillard...

MOLTEN, *souriant.*

Un vieillard !... mais j'ai trente-sept ans, je pourrais être votre père, et je veux vous en tenir lieu.

IDA, *avec un mouvement de joie.*

Ah ! s'il était vrai !... (*tristement.*) Mais non, c'est décidé, je ne puis rester ici.

MOLTEN.

Au fait, ne me connaissant pas, votre refus tient sûrement à un motif estimable, et je ne puis vous blâmer ; mais prenez ceci pour subvenir à vos premiers besoins. (*il lui présente une bourse.*)

IDA, *refusant.*

Monsieur est trop bon ; j'espère trouver de l'ouvrage.

MOLTEN, *brusquement et la forçant d'accepter.*

Prenez, vous dis-je, et allez vous en.

(*il se met à son bureau.*)

IDA, *qui a regardé dans la bourse, la remet sur le bureau où est Molten.*

Monsieur s'est trompé ; il n'est pas possible qu'il ait voulu me donner une telle somme.

MOLTEN.

Pourquoi donc ?

Air : *La fuite en Egypte, jadis.*

Je vois que vous manquez d'argent,
Et moi, j'en ai, je vous en donne.
Il n'est rien là de surprenant
Pour une ame sensible et bonne.
Du ciel c'est la suprême loi,
Qui d'un bienfait vous récompense,
Et vous ne devez voir en moi
Que la main de la providence.

IDA, *très-embarrassée.*

Ah ! monsieur... mais... c'est que... si monsieur...

MOLTEN.

Quoi !... (*Ida se recule un peu.*) Vous rougissez !... Ida, vous faites bien, car je crois voir que vous avez une mauvaise pensée.

IDA.

Oh ! non, monsieur, je vous assure.

MOLTEN.

Ecoutez-moi. Vous m'intéressez, parce que je vois que vous êtes une fort honnête fille, et vous devez, de votre côté, me rendre justice, et ne pas me soupçonner, sans raison, d'être un suborneur, et par conséquent, un malhonnête homme.

IDA.

Ah! monsieur...

Air : *Quand il est auprès de Sophie.*

Tout en vous annonce, au contraire,
La candeur et l'honnêteté ;
Et mon cœur, à ne vous rien taire,
Est touché de tant de bonté.
J'aime, je révère
Ce langage austère ;
C'est l'accent de la vérité :
Mais, je ne sais pourquoi,
Là, quelque crainte,
Malgré moi,
Oui, malgré moi,
M'inspire un peu de contrainte.
Oui, malgré moi,
Je sens quelque crainte,
Quelque crainte.

MOLTEN.

Crainte mal fondée... Reprenez cette bourse.

IDA.

Vous me donnez peut-être cet argent dans l'espérance que j'entrerai à votre service, et...

MOLTEN.

Point du tout : trouvez à vous placer, je m'offre pour votre répondant.

IDA.

Ah ! monsieur, comment vous dire tout ce que j'éprouve de reconnaissance.

MOLTEN, *du ton d'un homme qui craint l'attendrissement.*

C'est bon, c'est bon, reprenez cette bourse, et allez vous en.

IDA.

Mais, monsieur...

MOLTEN, *lui mettant la bourse dans la main.*

Pas un mot de plus ; je n'ai pas le tems de vous entendre.

IDA.

Allons, il faut obéir. *(Elle sort.)*

SCENE III.

MOLTEN, GOUTMANN.

MOLTEN, *se parlant à lui-même.*

Elle est vraiment surprenante. (*il sonne.*) Elle excite en moi un intérêt extraordinaire. (*Goutmann paraît.*) Mon cher Goutmann, cette jeune fille ne veut pas loger chez vous.

GOUTMANN.

Non ! elle a tort.

MOLTEN, *se parlant à lui-même.*

Où peut-elle aller ? Je serais curieux de le savoir...

GOUTMANN, *sans être entendu de Molten.*

Parbleu ! c'est bien aisé. (*il sort.*)

MOLTEN.

Un bon cœur, un joli visage, de l'infortune. . . que de titres pour intéresser !... Charmante Ida, on aime à reposer sur toi ses yeux et sa pensée. . . . Combien je m'estimerais heureux si la compagne que l'on me destine avait ta belle ame !... Mais j'en doute, je connais l'éducation d'une fille qui doit être riche.

Air nouveau *de Michel.*

Sans cesse on nourrit dans les femmes
Le goût de la frivolité,
Et l'on semble former leurs ames
Pour l'orgueil et la vanité.
Ah ! de la douce bienfaisance,
Mettons l'exemple sous leurs yeux,
Et ce plaisir délicieux
Aura bientôt la préférence. *(bis.)*

GOUTMANN, *à part, en entrant.*

Le portier suit la petite, et nous saurons où elle va. (*haut.*) Mais, monsieur, cette jeune fille, je crois l'avoir vue chez ma belle-sœur.

MOLTEN.

Vous ne l'y verrez plus... on l'a mise à la porte.

GOUTMANN.

Je reconnais là ma chère belle-sœur.

Air : *On compterait les diamans.*

Des gens qu'elle fait enrager,
Jamais la dame n'est contente,
Et sans cesse on la voit changer
Et de garçon et de servante.

MOLTEN.

Pour en changer plus rarement,
Elle devrait bien, sans colère,
Changer une fois seulement
Et d'humeur et de caractère.

GOUTMANN.

Impossible. C'est en cela qu'elle a toujours fait preuve de constance.

MOLTEN, *se disposant à sortir.*

Vous savez que je pars demain : préparez mes malles.

GOUTMANN.

Elles sont toutes prêtes.

MOLTEN.

Je veux, dans mes courses, passer aux Orphelines pour prendre quelques renseignemens sur Ida. . . . S'ils lui sont favorables, je pourrai la faire venir à Breslau, dès que je serai marié, et ce sera un vrai service à rendre à ma femme. (*il sort.*)

SCÈNE IV.

GOUTMANN, *seul.*

Un service ! j'en doute... En pareils cas, ce qui convient au mari n'est pas toujours ce qui plaît à la femme.... La jeune fille est fort bien.

Air : *Pour vous je vais me décider.*

De la beauté, sans ornemens,
Et de la grace naturelle ;
Un teint frais et des yeux charmans,
Plus jolie encore que belle :
Puis, supposez qu'à tout cela
Elle joigne une ame sensible,
Pour une autre femme, c'est là
Un voisinage très-pénible.

SCENE V.

GOUTMANN, LEDOUX.

LEDOUX, *cherchant des yeux en entrant.*

Je ne la rencontre pas... Cependant, on assure qu'elle est venue dans cette maison.

GOUTMANN.

Et, monsieur Ledoux... Par quel hasard ?...

LEDOUX.

Le plaisir de vous voir, papa Goutmann.

GOUTMANN.

Ah ! c'est fort aimable.

LEDOUX, *à part.*

Il faut que je le fasse jaser. (*haut.*) Parbleu ! vous logez chez vous un plaisant personnage, un M. Molten...

GOUTMANN.

Il est un peu singulier, n'est-ce pas ?

LEDOUX.

Singulier ! ah ! je dis, il est mieux que cela ! Diantre, pour un allemand, il nous a joué un tour, ce matin... Imaginez-vous que nous avions depuis peu de jours la plus jolie petite servante...

Air : *Servantes, quittez vos paniers.*

Une fille de dix-sept ans,
Douce, simple, modeste,
Monsieur la voit quelques instans;
Elle lui plait, et zeste...
Chez vous il la conduit tout droit :
J'en suis piqué, c'est à bon droit,
Car le français le plus adroit
N'eut pas été plus leste.

GOUTMANN.

Vous jugez très-mal M. Molten ; c'est par bonté, par humanité, qu'il a conduit ici cette jeune fille ; c'est une bonne œuvre, et pas autre chose.

LEDOUX.

Oh ! nous connaissons ces bonnes œuvres-là.

GOUTMANN.

D'ailleurs, Ida n'a point accepté les secours de M. Molten, puisqu'elle a refusé de loger ici.

LEDOUX.

Ah! c'est différent. (*à part.*) Bon, la petite compte sur moi. (*haut.*) Mais il faut que madame Goutmann la reprenne, et elle l'a reprendra, je le veux absolument.

GOUTMANN.

Puisque vous avez tant de pouvoir sur l'esprit de ma belle-sœur, que ne la déterminez-vous donc à vous épouser?

LEDOUX.

Oh! rien ne pressé.

GOUTMANN.

Si fait, si fait.

Air *de Michel.*

Tenez, moi, je suis un bon homme;
Mais je ne saurais vous nier,
Qu'avec chagrin j'observe comme
Vous faites jaser le quartier.
Et! morbleu! sans tant de mystère,
Cessez des délais superflus:
Soyez tout-à-fait mon beau-frère, } (*bis.*)
Afin que l'on n'en parle plus. }

LEDOUX, *d'un ton suffisant.*

Vous êtes bien bon.

GOUTMANN.

Que diable, vous vous connaissez; vous savez que madame Goutmann a de la fortune, de l'ordre...

LEDOUX.

Ah! je sais parfaitement tout ce qu'elle a : ce ne sont pas les qualités qu'elle possède qui lui font tort; ce sont celles qui lui manque...

GOUTMANN.

Bah! bah... rien ne lui manque, vous l'aimez, vous l'adorez, vous ne pouvez pas vivre sans elle; elle ne peut pas vivre sans vous...

Mad. GOUTMANN, *qu'on ne voit pas.*

Pardi! voilà une porte joliment gardée...

GOUTMANN.

Et, tenez, la voilà qui vous arrive.

LEDOUX.

Qui diable a pu lui dire,... Oh! c'est mon mauvais génie qui me l'envoie.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, Mad. GOUTMANN.

Mad. GOUTMANN, *avant de paraître.*

Si j'avais un portier comme celui-là.... (*elle apperçoit Ledoux.*) Bon jour, mon frère. Fort bien, je ne me suis pas trompée et je connais le motif de votre visite.

LEDOUX, *à demi-voix.*

Quel motif! que voulez-vous dire ?

Mad GOUTMANN, *d'une voix étouffée et sans être entendu de Goutmann.*

J'ai de bons yeux. Oser me soutenir que ce n'est pas la jeune Ida que vous cherchez ici !

GOUTMANN, *à part.*

Ils vont se quereller... (*haut.*) Permettez... J'ai quelques petites occupations, vous avez toujours quelque chose d'aimable à vous dire... Faites comme chez vous. (*il sort.*)

SCENE VII.

LEDOUX, Mad. GOUTMANN.

LEDOUX, *à part.*

Jolie attention.

Mad GOUTMANN, *d'un ton aigre, et en bavarde.*

Il y a long-tems que vos mauvais procédés me fatiguent, que toute votre conduite me déplait et m'excède. Vous croyez apparemment que je suis trop heureuse de vous avoir reçu dans ma maison, de vous avoir associé à mon commerce; vous vous dispensez des soins les plus ordinaires: sans égards, sans attention, sans prévenances; devant témoins, vous pensez qu'il est de bon air de paraître ne pas vous soucier de moi, et quand nous sommes seuls, c'est de l'ennui, de l'embarras ou de l'humeur... Le silence le plus maussade ou l'entretien le plus froid... Ai-je tort, répondez.

LEDOUX, *froidement.*

Air : *Décacheter à la poste.*

Quand madame est en colère,
Je sens que je dois me taire :

Il est hors de saison
D'essayez de lui parler raison.
La raison pour vous, ma chère,
Est une langue ètrangère. *(bis.)*

Mad. GOUTMANN.

Injurier n'est pas répondre, et si vous n'étiez pas infidèle, vous me tiendriez un autre langage.

LEDOUX, *d'un ton fat.*

Ma foi, j'ai pour systême qu'il faut être heureux : la constance sans bonheur est la vertu d'un sot.

Mad. GOUTMANN, *en colère et très-vîte.*

Mais si vous n'en avez pas la vertu, vous pourriez bien en avoir les qualités.

LEDOUX, *furieux.*

Les qualités d'un sot ! ce propos est assez impertinent, madame Goutmann.

Mad. GOUTMANN.

Il n'en est pas moins sincère, monsieur Ledoux, et puisque vous abusez de ma patience, de ma bonté...

LEDOUX.

Moi, j'abuse de votre bonté !

Mad. GOUTMANN.

Vous ne faites que cela.

LEDOUX.

Air : *Duo de la Fausse Magie.*

Quoi ! vous croyez être bonne !

Mad. GOUTMANN.

Oui, je dis que je suis bonne.

LEDOUX.

Vous !

Mad. GOUTMANN.

Moi.

LEDOUX.

Qui vous, bonne !

Mad. GOUTMANN.

Oui, moi.

LEDOUX.

Vous ?

Mad. GOUTMANN.

Moi.

LEDOUX.

J'avoûrai que cela m'étonne.

Mad. GOUTMANN.

Mais je ne sais pas pourquoi.

LEDOUX.

Là, soyons de bonne foi,
Votre humeur est inflexible.

Mad. GOUTMANN.

J'ai le cœur bon et sensible.

LEDOUX.

Vous avez le cœur sensible.

Mad. GOUTMANN.

Trop sensible.

Ensemb. {

LEDOUX.

Oui, je le crois, oui, je le croi.

Mad. GOUTMANN.

Oui, je le crois, oui je le croi.

}

LEDOUX.

Et vous avez tout pour plaire!

Mad. GOUTMANN.

Je l'espère.

LEDOUX.

Tout pour plaire.

Mad. GOUTMANN.

(Ensemble)

Oui, certes, j'ai tout pour plaire,
Tout pour plaire.

LEDOUX.

Oui, vous avez tout pour plaire,
Tout pour plaire:
Oui, ma chère.

Mad. GOUTMANN.

Je l'espère

(Ensemble.)

Oui, je le crois, oui, je le croi. *bis.*

LEDOUX.

Tout pour plaire?

Mad. GOUTMANN.

Je l'espère.

LEDOUX.

Oui, ma chère,

Ensemb. {

Oui, vous avez tout plaire,
Oui, je le croi.

Mad. GOUTMANN.

Oui, certes, j'ai tout pour plaire,
Et je le croi.

}

LEDOUX.

Vous voulez qu'on vous adore,
Et vous croyez être encore
Comme dans votre printems.

Mad. GOUTMANN.

Oui, je crois valoir encore
Mieux qu'une autre a dix-huit ans.

LEDOUX.

Ah ! j'entends... coute qui coute,
Vous avez fait vœu sans doute,
D'être toujours un enfant.

Mad. GOUTMANN.

Et vous, vous serez, sans doute,
A tout âge un insolent.

Ensemble.

Mad. GOUTMANN.

On ne voit qu'extravagance,
Que sottise, impertinançe,
Dans toutes vos actions,
Je le désole. *bis.*
Ah ! que cette espèce est folle,
Avec ses prétentions !

LEDOUX.

Je vous le dis d'abondance,
Renoncez avec prudence
A faire des passions,
Je la désole. *bis.*
Ah ! que cette femme est folle.
Avec ses prétentions !

SCENE VIII.

LEDOUX, Mad. GOUTMANN, GOUTMANN.

GOUTMANN, *en entrant et portant une grande corbeille de mariage qu'il pose sur une table.*

Pardon de vous avoir laissés seuls ; mais vous ne vous êtes pas ennuyés.

LEDOUX.

Non, nous nous sommes dit des douceurs.

Mad. GOUTMANN.

Il faut convenir qu'autrefois vous m'en disiez d'un autre genre ; mais autrefois l'amour me prêtait des perfections, et aujourd'hui l'indifférence me prête mille défauts.

GOUTMANN, *gravement.*

Soyez sûre, ma sœur, qu'il ne vous prête rien.

LEDOUX.

Assurément ; mais j'ai déjà remarqué que quand on veut appaiser une femme, il arrive souvent tout le contraire.

Mad. GOUTMANN, *levant les épaules.*

Appaiser !... le moyen est nouveau.

GOUTMANN.

Au reste, une petite querelle amène toujours au racommodement, et je réponds qu'avant la fin de la journée, vous serez les meilleurs amis du monde.

LEDOUX, *à part.*

Je l'espère bien, et je profiterai du moment pour faire rentrer Ida.

GOUTMANN.

J'ai dans la tête un certain projet qui me plait beaucoup et qui ne vous déplaira pas... D'abord, je vous donne à souper ce soir.

LEDOUX.

J'accepte.

Mad. GOUTMANN.

A quoi bon ce souper ?

GOUTMANN.

Suffit... J'entends monsieur Molten qui rentre.

Mad. GOUTMANN, *très-vîte.*

M. Molten ! je serais bien fâchée de le rencontrer, après la scène de ce matin...

GOUTMANN, *les conduit à une porte de côté.*

Eh bien, sortez par ici ; mais revenez ce soir, il le faut absolument.

Mad. GOUTMANN, *sortant en bavarde.*

Il le faut absolument ! Mais c'est bientôt dit : et si je ne le veux pas, moi, je ne sais pas qui aurait le pouvoir...

(*elle sort.*)

LEDOUX, *avec finesse à Goutmann.*

Soyez tranquille, elle viendra. (*il sort.*)

SCENE IX.

GOUTMANN, MOLTEN.

GOUTMANN, *après avoir conduit Ledoux et sa belle-sœur.*

J'espère que ce soir même, un notaire et un bon contrat de mariage feront enfin taire les caquets.

MOLTEN, *posant sa canne et son chapeau.*

Grace au ciel, mes courses sont finies et mes affaires terminées.

GOUTMANN.

Monsieur, voici une lettre.

MOLTEN, *jetant les yeux sur la lettre.*

Hambourg!... Ah! c'est de mon ami Rheimberg, l'oncle de ma future... (*ouvrant la lettre.*) Il m'annonce, sans doute, son départ pour Breslau. (*il lit.*)

GOUTMANN.

On a aussi apporté cette corbeille remplie d'ajustemens de femme... Les présens de noces pour votre promise.

MOLTEN, *ayant lu.*

Parbleu, voilà de ces choses auxquelles on ne s'attend pas... Il faut convenir que mon ami est un habille négociateur... Au reste, ceci est peut-être un bien.

GOUTMANN.

Mousieur, j'ai fait suivre la jeune fille.

MOLTEN, *brusquement.*

Comment, vous l'avez fait suivre! mais cela est fort mal; voilà une curiosité tout à fait ridicule, et... (*d'un ton plus doux.*) où a-t-elle été?

GOUTMANN, *souriant.*

D'abord, elle est entrée chez une marchande pour y faire différentes emplètes; delà, elle est allée rue Guillaume, dans une maison, à côté d'un épicier, où elle est restée.

(*Pendant que Goutmann achève cette phrase, on voit Catherine et Dominique à la porte du fond.*)

SCENE X.

MOLTEN, CATHERINE, GOUTMANN, DOMINQUE.

CATHERINE, *entrouvrant la porte.*

Est-ce ici chez monsieur Molten?

GOUTMANN.

Oui, le voilà... Entrez. (*il sort.*)

MOLTEN.

Qui êtes-vous? que voulez-vous?

DOMINIQUE.

Monsieur, c'est moi, c'est Dominique et sa bonne mère Catherine.

MOLTEN, *le reconnaissant.*

Ah ! ah !

CATHERINE, *avec l'effusion de la joie.*

Le voilà donc, ce brave monsieur qui m'a envoyé tant de belles choses ! des habits, de l'argent...

MOLTEN.

Hein !

DOMINIQUE.

Mam'zelle Ida a ben fait votre commission, allez.

CATHERINE.

Pardon, monsieur, d'avoir pris la liberté... Mais c'est que...

Air : *On se chagrine trop vîte.*

Nous d'vons tant à vot' bienf'sance,
Grace aux soins d'mam'zelle Ida,
Que, vraiment, ce s'rait conscience
D'vous cacher ce bonheur-là :
S'doit êtr' un' jouissance
Pour votre cœur généreux :
On est heureux d'la présence
De ceux que l'on rend heureux. } *bis avec Domin.*

MOLTEN.

Ai-je bien entendu !

CATHERINE.

J'ai plus d'argent qu'i n'm'en faut pour payer les deux termes que j'dois, et v'là un rude fardeau de moins... Jamais, non, jamais je n'ai été si joyeuse ni si contente.

DOMINIQUE.

C'est vrai qu'je n't'ai jamais vu d'si bonne humeur.

MOLTEN.

Comment, Ida vous a porté...

DOMINIQUE.

Air : *L'autre jour la p'tite Isabelle.*

Oui, monsieur, mais ell'ne s'dout'guère
Que j'soyons venus vous r'mercier :
Ell'voulait fair'craire à ma mère,
Que ce s'rait vous contrarier :
Moi, qu'avait fait vot'connaissance,
J'fais semblant de rien, et pourtant,
Sans qu'elle y pense,
De son absence
Profitant,
A ma mère, j'dis, vous déplaise :

Le Lion-d'Or n'est qu'à deux pas, j'vas t'y m'ner, tu verras monsieur Molten, i nous r'cevra ben, il aime les honnêtes gens...

I'm'l'a dit, j'dois l'savoir.
Oui, j'réponds, pisque j'somm'ben aise,
Qu'vous n'êt'pas fâché de nous voir. *bis.*

MOLTEN.

Je ne reviens pas de ma surprise... Catherine, vous êtes dans l'erreur; en donnant quelque argent à Ida, je n'ai pas songé à vous : ce qu'elle vous a porté, vous le devez à sa générosité.

CATHERINE.

C'est-i possibe !

DOMINIQUE, *tout interdit.*

Ça coupe la parole.

CATHERINE.

Le bon cœur que c'te mam'zelle Ida ! mais ça n'devrait pas m'étonner, après c'que m'a conté la pauvre lingère où c'qu'elle a demeuré.

DOMINIQUE, *bas à Catherine.*

Tu sais ben qu'mam'zelle Ida t'a défendu...

CATHERINE.

D'en parler; mais c'est pus fort que moi.

DOMINIQUE, *à Catherine avec humeur.*

Ida va rentrer, elle devinera que j't'ai amené ici, et elle s'ra fâchée contre moi.

MOLTEN, *vivement.*

Non, non, dites, Catherine, dites.

CATHERINE.

Imaginez-vous qu'après avoir perdu une bonne dame qu'elle servait, Ida est entrée chez une ouvrière en linge pour travailler avec elle : pas du tout, v'là que l'malheur veut que c'te pauvre femme prenne les fièvres, et quand l'malheur tombe sur queuqu'un, c'est comme un'furie, tant y a qu'pendant pus d'dix jours, la pauvre lingère se trouve à toute extrémité... Eh ben, Ida la soigne, la veille, ne la quitte ni jour, ni nuit, dépense tout c'qu'elle a d'argent pour la s'courir, et quand elle n'en a pus, elle vend ses habits... Oui, monsieur, elle en a vendu, et quand j'pens'que

ce matin encore, elle s'est dépouillé pour moi, qu'elle m'apporte ensuite tout c'que vous lui avez donné... j'suis si étonnée, si émue, si étouffée que je n'trouve plus d'paroles pour vous dire l'attendrissement et l'admiration que me cause tant de bonté.

MOLTEN, *attendri.*

Bonne et honnête femme !

DOMINIQUE.

Ça m'rend aussi tout je n'sais comment.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, GOUTMANN.

GOUTMANN.

Cathèrine, on vous demande.

DOMINIQUE.

J'parie, qu'c'est mam'zelle Ida.

GOUTMANN.

Il a deviné; mais elle m'a défendu de dire qu'elle est là.

MOLTEN.

Faites-là entrer.

GOUTMANN.

Monsieur, je le lui ai proposé; mais elle a refusé.

MOLTEN.

Qu'elle vienne, je le veux.

CATHERINE.

Oui, oui, faut qu'elle vienne. (*Goutmann sort.*)

MOLTEN, *à part.*

Aussi modeste que bienfaisante...

CATHERINE, *à Dominique.*

Tu vas retourner au logis, mon garçon, ton frère n'aurait qu'à s'réveiller...

DOMINIQUE.

Il en est ben capable. (*il sort.*)

SCENE XII.

MOLTEN, IDA, CATHERINE.

CATHERINE, *à Ida.*

C'est donc vous, mam'zelle, qui trompez comm'ça l'monde !

MOLTEN, *à part*

Je ne puis la regarder sans attendrissement.

CATHERINE.

Air : *De l'Avare et son Ami.*

Vous v'nez, sans que j'puiss'm'en défendre,
M'apporter c'qui n'est pas à moi.

IDA.

Eh bien, j'ai voulu te surprendre ;
Mais les présents sont bien à toi. *bis.*

CATHERINE.

Oh ! j'sais la vérité, mam'zelle.

MOLTEN.

Ida, cet argent, entre nous,
Je vous l'avais donné pour vous.

IDA.

Je l'avais accepté pour elle. *(bis.)*

CATHERINE.

A présent que j'l'écoute, je n'sais pas qu'dire, et ça m'passe.

IDA, *à Catherine.*

C'est à M. Molten seul, que doit s'adresser ta reconnaissance.

CATHERINE.

C'est vrai, pourtant; et j'crois que j'aurais d'viné ça à vot' physionomie ; oui, les bonnes gens ont un autre air que les autres ; pas vrai, mam'zelle Ida ?

IDA.

Oh ! sûrement.

Air nouveau, *de Michel.*

Dans la personne qu'on révère,
Tout est agréable et flatteur :
Oui, ses traits ont un caractère
Qui nous prévient en sa faveur :
De son ame c'est la peinture,
Et, par un prestige enchanteur,
On croir trouver sur sa figure
Ce qu'on sait être dans son cœur.

MOLTEN, *à part.*

Elle a une manière de s'exprimer... (*il paraît rêver.*)

CATHERINE.

Comme c'est joliment dit ! je n'aurais jamais trouvé ça, moi, et si pourtant je ne manque pas de bonne volonté.

MOLTEN, *à part.*

Il faut d'abord lui assurer une existence ; il faut qu'elle soit heureuse... Essayons de connaître ses véritables sentimens : je la crois incapable de dissimuler, et si son cœur est prévenu pour quelqu'un... (*haut.*) Catherine, laissez-nous.

CATHERINE.

Oui, monsieur, aussi bien...

MOLTEN.

Vous reviendrez, j'ai fait ce matin une promesse à Dominique...

CATHERINE.

Il ne m'en a rien dit ; mais c'est égal, je reviendrai, puisque monsieur le veut. (*elle sort.*)

SCENE XIII.

MOLTEN, IDA.

MOLTEN.

Ida, ce qu'on m'a dit de vous aux Orphelines, ce que je viens d'entendre, ce que j'ai vu, tout me donne le désir de vous être utile.

IDA.

Ah ! monsieur, je vous dois déjà tant !

MOLTEN.

Je veux m'associer à vos bienfaits, et avant de quitter Berlin, je vais assurer une pension à Catherine.

IDA.

Ah ! monsieur, ce sera une bonne œuvre, bien placée.

MOLTEN.

Je compte aussi faire quelque chose pour vous..

IDA.

Monsieur va donc partir bientôt ?

MOLTEN.

Dès demain.

IDA.

Est-il possible ! quoi ! demain...

MOLTEN.

Mon départ vous affligerait-il ?

IDA, *avec abandon et sensibilité.*

Eh ! cela peut-il être autrement. . . partir si vîte. . . Vous disiez ce matin : Ida, je veux vous servir de père... rappelez-vous, monsieur, que vous m'avez dit ces propres paroles.... J'espérais trouver en vous un protecteur, un guide, et je vous perds... Je ne vous verrai plus. . . Ah ! voilà encore du chagrin pour bien long-tems.

MOLTEN.

Rassurez-vous.

Air : *Pour moi soyez visible.* (*Duo* Della cara rara.)

Je veux vous voir contente.

IDA, *comme pleurant jusqu'à ce mot :* (Il veut votre bonheur.)

Qu'elle bonté touchante !

MOLTEN.

Parlez avec franchise.

IDA.

Que faut-il que je dise ?

MOLTEN.

A votre âge. .

IDA.

A mon âge ?

MOLTEN.

Quoique bien sage...

IDA.

Bien sage ?

MOLTEN.

Il est possible...

IDA.

Possible ?

MOLTEN.

Qu'on soit sensible...

IDA.

Sensible. *(Elle pleure.)*

MOLTEN.

Que l'ami qui vous presse
Lise dans votre cœur :
Tout en vous l'intéresse,
Ilveut votre bonheur.

On vous aime, j'espère.

IDA.

A qui pourrais-je plaire?

MOLTEN.

Dites, je vous marie.

IDA.

Non, je vous remercie.

MOLTEN.

Quoi, si bonne...

IDA.

Si bonne!

MOLTEN.

N'aimer personne?

IDA.

Personne...

MOLTEN.

Sans vouloir plaire.

IDA.

Moi, plaire!

MOLTEN.

Et c'est sincère?

IDA.

Sincère.
Ma seule jouissance,
Mon plaisir le plus doux,
C'est la reconnaissance;
Et je n'en dois qu'à vous.

Ensemble.

MOLTEN.

O précieuse innocence!
Charme si pur, si doux!
La seule bienfaisance
Est un plaisir pour vous,
Est un grand plaisir pour vous.

IDA.

Oui, ma seule jouissance,
Mon plaisir le plus doux,
C'est la reconnaissance,
Et je n'en dois qu'à vous.
Je n'en veux devoir qu'a vous.

MOLTEN.

Ainsi vous n'avez fait aucun choix?

IDA.

Aucun.

MOLTEN, *à part.*

Voilà déjà un grand point... Suivons mon projet. (*haut.*) En ce cas, j'ai trouvé à vous placer, à vous bien placer... Mais, pour être appréciée ce que vous vallez, il faut que vous soyez mise convenablement. Vous voyez cette corbeille, (*il l'ouvre.*) elle est à vous.

IDA, *jetant les yeux dans la corbeille.*

A moi ! . . . des robes d'étoffes, des dentelles !

MOLTEN.

Sans doute... C'est pour vous tout cela.

IDA.

Eh ! qu'en ferai-je. . . Une pauvre servante comme moi, s'habiller ainsi ! que penserait-on !... Monsieur, vous voulez m'éprouver ?

MOLTEN.

Non : je hais les épreuves ; elles supposent la défiance.

IDA.

Monsieur, il m'est impossible...

MOLTEN.

Point de refus, Ida, je les prendrais pour des soupçons injurieux, je mérite votre estime et votre confiance.

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENS, CATHERINE, DOMINIQUE.

CATHERINE.

Sûrement qu'il les mérite, ce brave homme... (*à Molten.*) Mais elle vous rend bien justice.

IDA.

Dieu sait combien je vous honore, et du fond de mon ame !

MOLTEN.

Prouvez le moi donc.

IDA.

Que faut-il faire ?

MOLTEN.

Accepter ces présens, parce que mes intentions sont pures.

IDA.

Je vous obéirai, monsieur ; mais vous n'exigerez pas que je mette de grandes robes de soie. (*Catherine et Dominique regardant dans la corbeille, et expriment leur surprise.*)

MOLTEN.

Pardonnez-moi, je l'exige. (*donnant la corbeille à Catherine.*) Tenez, Catherine. (*il lui parle bas.*)

IDA, *à part.*

Quel est donc son dessein ?

CATHERINE, *vivement.*

Oui, monsieur. (*à part.*) V'là une drole d'idée.

IDA, *à Molten, qui la presse.*

Air : *Daigne écouter l'amant fidèle et tendre.*

Mon dieu, monsieur...

MOLTEN.

Ida, je vous en prie.

CATHERINE, *à Ida.*

Acceptez donc puisque monsieur vous l'dit.
Ma chère enfant, un'figur' si jolie
Ne gâte rien et de tout s'embellit.

DOMINIQUE, *pendant que Molten conduit Ida et Catherine.*

Que je serais donc content si on allait habiller Ida en belle dame ! (*Molten sonne, Goutmann paraît.*)

SCENE XV.

MOLTEN, GOUTMANN, DOMINIQUE.

MOLTEN, *se plaçant pour écrire.*

Mon cher Goutmann, j'ai du monde ce soir : il me faut un bon souper.

GOUTMANN.

Monsieur, rien n'est plus facile.

MOLTEN.

Vous en serez, je vous invite.

GOUTMANN.

Monsieur est bien bon ; mais je ne puis avoir cet honneur ; j'ai ce soir ma belle-sœur et monsieur Ledoux.

MOLTEN.

Eh bien, ils souperont avec nous. D'après ce que j'ai promis de faire pour Catherine, il me faut un notaire.

GOUTMANN.

Justement j'en attends un pour un petit projet, relatif à ma belle-sœur... C'est notre voisin.

DOMINIQUE.

Je le connais, moi, j'ai aidé ce matin à rentrer son bois... Si monsieur veut j'irai...

MOLTEN.

Soit... Tiens tu lui remettras ce billet.

DOMINIQUE.

Oui, monsieur. *(il sort.)*

GOUTMANN.

Moi, je vais donner des ordres pour votre soupé.

MOLTEN.

Que rien n'y manque, je vous en prie.

GOUTMANN.

Soyez tranquille *(il sort.)*

MOLTEN.

Aimable Ida... Quelle surprise je vais lui causer! mais la surprire sera-t-elle agréable ?

SCENE XVI.

MOLTEN, Mad. GOUTMANN, LEDOUX.

Mad. GOUTMANN, *en entrant.*

Eh! non, mon frère, vous ne savez pas...

Air : *Courons de la brune à la blonde.*

J'entre sans cérémonie,
Et monsieur m'excusera :
Il devine, je parie,
Que je viens parler d'Ida :
C'est aussi ce qui m'amène;
Sans doute il m'approuvera :
Contre elle je conviens sans peine,
Que j'avais de l'humeur :
Mais sa douceur,
Sa candeur,
Son bonheur,
Mon bon cœur,
Tout, monsieur,
Veut que je la reprenne.

MOLTEN.

Ah! vous la reprenez ?

LEDOUX.

Oui, monsieur; c'est une chose convenue avec madame.

MOLTEN.

Ah! ah!

LEDOUX.

Air : *Vaud. de Frosine.*

Elle est notre fait, voyez vous,
A nous revenir je l'invite :
Nous aurons pour elle, chez nous,
Tous les égards quelle mérite :
Oui, nous nous ferons une loi
De la rendre heureuse sans cesse :
Madame le promet, et moi
Je tiendrai sa promesse.

MOLTEN.

Il n'est plus tems, madame... J'ai trouvé une place pour Ida ; je vais la lui proposer tout-à-l'heure, et j'espère qu'elle ne me refusera pas.

LEDOUX, *à part.*

Ah ! diable, ceci me dérange.

Mad. GOUTMANN, *à part.*

Je n'en suis pas fâchée.

LEDOUX.

Quoi ! monsieur, vous l'empêcheriez de rentrer chez madame ?

MOLTEN.

Si je la place plus avantageusement ?

Mad. GOUTMANN, *avec joie et en bavarde.*

Il n'y a rien à dire : si c'est pour son bien, je ne m'y oppose pas ; je serai fort aise de la savoir heureuse. (*à part.*) Ailleurs que chez moi. (*haut.*) J'espère que monsieur ne me fait pas l'injure de me juger sur la scène de ce matin. . . Je suis un peu vive, et vous savez, monsieur, qu'il y a de certains momens où la personne la plus douce est emportée comme un torrent ; mais, avec moi, cela ne dure pas, et quand il m'arrive d'avoir de ces petites vivacités, j'en suis si fâchée un quart-d'heure après, que j'en ferais volontiers des excuses à tout le monde.

MOLTEN.

On ne fait point d'excuse, madame, on se corrige.

LEDOUX, *un peu à part.*

Oui, quand on le peut.

SCENE XVII ET DERNIERE.

LES PRÉCÉDENS, GOUTMANN, LE NOTAIRE, DOMINIQUE, *ensuite* IDA, CATHERINE.

GOUTMANN.

Venez, monsieur le notaire.

LE NOTAIRE, *à Molten.*

Voici, monsieur, les deux projets d'actes que vous desirez. (*lui en donnant un.*) Celui qui assure à Catherine une pension de cent cinquante florins.

MOLTEN, *le prenant.*

C'est cela.

DOMINIQUE.

Cent cinquante florins !

MOLTEN.

Paix.

LE NOTAIRE.

Quand à l'autre...

MOLTEN.

Mettez-vous là, et écrivez.

(*Le notaire se place à la table où était Molten, et celui-ci, pendant le commencement du morceau suivant, semble lui dicter ce qu'il écrit. Ida paraît avec une belle robe.*)

CATHERINE, *amenant Ida, qui n'ose avancer se voyant si bien mise.*

Air : *Avance donc.* (de Blaise et Babet.)

Eh ! mais v'nez donc.

IDA, *restant au fond du théâtre.*

Je n'ose pas. *(bis)*

CATHERINE.

Mam'zelle Ida c'est une enfance.

GOUTMANN.

L'assurance.

CATHERINE.

Mais quelle enfance ?

IDA.

Je n'ose pas, *(on la presse.)* je n'ose pas.

Mad. GOUTMANN, *qui ne l'avait point reconnue.*

Mais c'est Ida... Vraiment oui, c'est elle.

LEDOUX.

Eh! oui, vraiment... Ida, comme elle est belle.

Mad. GOUTMANN.

Moi, je n'en reviens pas.

MOLTEN.

Qu'elle est bien et qu'elle a d'appas!

Mad. GOUTMANN, LEDOUX.

Moi, je n'en reviens pas. (*bis.*)

MOLTEN.

Qu'elle a d'appas. (*il va a elle.*)

GOUTMANN, CATHERINE, DOMINIQUE.

Voyez, voyez, cet air de crainte et d'embarras.

MOLTEN, *l'amenant doucement.*

Venez, venez plus d'embarras. (*bis.*)

Mad. GOUTMANN.

Voyez, quelle métamorphose!

GOUTMANN, CATHERINE, DOMINIQUE.

Et mais, quelle en est la cause!

LEDOUX.

On en devine la cause.

IDA, *montrant Molten.*

C'est monsieur qui l'a voulu.

MOLTEN.

Oui, c'est moi, cela m'a plu.
De la marier je me propose.
Parlez, qu'en pensez-vous, Ida?

IDA.

A ce projet tout s'oppose.

MOLTEN.

Je veux fixer le sort d'Ida.

Mad. GOUTMANN, GOUTMANN, LEDOUX, CATHERINE, DOMINIQUE.

Il veut marier Ida!

Mad. GOUTMANN, LEDOUX.

Le beau projet que voilà.

GOUTMANN, DOMINIQUE, LEDOUX.

Il est bon, ce projet là.

MOLTEN, *à Ida.*

Approuvez ce projet là.

IDA, *à part.*

Ciel! ô ciel! que dit-il là!

MOLTEN.

Je ne veux que votre bonheur:
Parlez avec candeur,
Consultez votre cœur.

IDA.

Si vous désirez mon bonheur,
N'ayez pas la rigeur
De contraindre mon cœur.

GOUTMANN, CATHERINE, DOMIN.

Ida, c'est pour votre bonheur,
Parlez avec candeur,
Consultez votre cœur.

Mad. GOUTMANN.

On doit aimer un protecteur,
Qui veut votre bonheur
Avec tant de chaleur.

LEDOUX.

Ma foi, cet adroit protecteur,
Me donne de l'humeur,
Et je lis dans son cœur.

MOLTEN.

Ida, consentez-vous à recevoir un mari de ma main ?

IDA, *avec timidité.*

Monsieur...

MOLTEN.

Répondez, et soyez sincère.

IDA.

Eh bien... je ne voudrais pas me marier.

MOLTEN.

Mais, s'il s'agissait d'un honnête homme, ayant de la fortune, assez de bonté... plein de franchise, pas trop jeune... et de mon âge, par exemple.

IDA, *vivement.*

De votre âge !

MOLTEN, *à part.*

Elle se récrie ! mauvais signe ! (*haut.*) En un mot, si cet homme était Molten ?

TOUS, *excepté Ledoux.*

Molten !

IDA, *toute interdite.*

Vous, monsieur !

LEDOUX, *avec humeur.*

Il y a une heure que je l'ai deviné.

GOUTMANN, *à Molten.*

Mais, monsieur, votre promesse de là bas...

MOLTEN.

Celle-là est devenue la femme d'un autre ; je l'apprends par la lettre que vous m'avez remise tantôt ; mais n'ayant jamais vu la demoiselle, je suis tout consolé.

IDA.

Elle vous refuse... Que je la plains !

MOLTEN.

Ida me refuserait-elle aussi ?

IDA, *avec chaleur et abandon.*

Mon dieu, monsieur, se peut-il. . . Mais non, non, cela ne sera pas ; on vous blâmerait... (*se jettant aux pieds de Molten.*) Voyez donc ce que je suis... Puis-je jamais devenir votre heureuse compagne.

MOLTEN, *la relevant avec chaleur.*

Oui, sans doute, vous êtes l'objet de mon choix. Je voulais trouver dans ma femme de la modestie, de la bonté ; le ciel m'a fait connaître Ida... si vous m'acceptez pour époux, je l'en remercierai tous les jours de ma vie.

IDA.

Air : *de Chaulieu.*.



Eh quoi ! monsieur... puis-je le croire !
Vous m'éléveriez jusqu'à vous !
Qu'avec plaisir je m'en fais gloire,
Et que mon sort me semble doux ! *bis.*
Si le sentiment le plus tendre
Peut satisfaire vos souhaits,
Déjà mon cœur me fait entendre
Qu'il va payer tant de bienfaits,
Tant de bienfaits.

Mad. GOUTMANN, *en bavarde.*

Croyez, ma chère Ida, que je prends une part bien sincère à cet heureux évènement ; je me félicite d'en être la cause, et je la suis en effet ; car enfin, si vous n'étiez pas entrée chez moi...

CATHERINE, *montrant l'habit que lui a donné Ida.*

Dites donc si elle n'avait pas fait une bonne action.

IDA.

Et toi aussi, Catherine, tu seras heureuse.

(*Goutmann va parler bas à Ledoux et à madame Goutmann, pendant les phrases précédentes.*)

DOMINIQUE.

Monsieur Molten, je serai-ti de la noce ?

MOLTEN.

Oui, mon ami.

GOUTMANN, *par suite de conversation.*

Il faut en finir ; c'est pour cela que je vous ai réunis ce soir ; ainsi...

LEDOUX.

Madame Goutmann, vous avez de l'esprit, trop d'esprit pour ne pas sentir que je vous conviens.

Mad. GOUTMANN.

Oh ! nous verrons.

LEDOUX.

Comment, vous cherchez un bon mari, je suis parisien, je me nomme Ledoux, et vous balancez !

MOLTEN, *à madame Goutmann.*

Devenez bien vîte madame Ledoux ; c'est ce que vous pouvez faire de mieux

Mad. GOUTMANN, *soupirant.*

Ah ! ce n'est pas une petite affaire.

GOUTMANN.

Courage, ma sœur, une bonne résolution.

Mad. GOUTMANN.

Allons, je vois qu'on ne peut éviter...

LEDOUX.

Son bonheur.

MOLTEN.

Nous l'obtenons aussi souvent du hasard que de notre sagesse.

VAUDEVILLE.

Air : *De la valse sautée.*

Un hasard heureux
Vaut mieux qu'esprit, savoir, prudence ;
Un hasard heureux
Souvent prévient, rempli nos vœux.

Chœur.

Un hasard heureux, etc.

MOLTEN, *à Ida.*

Long tems incertains,
A prendre femme je balance ;
Je vous vois, soudain,
Vous disposez de mon destin.

IDA.

Puisse ma douceur,
Mes soins et ma reconnaissance,

Sans cesse, monsieur,
Vous faire dire, au fond du cœur,

Avec le Chœur.

Un hasard heureux, etc.

LEDOUX.

D'un triste allemand,
La veuve restait en souffrance;
Un français charmant
Paraît et finit son tourment.

Mad. GOUTMANN, *montrant Ledoux.*

Loin de son pays,
Monsieur, sans bien, sans existence,
Est un peu surpris
De ce voir épouser gratis.

Avec le Chœur.

Un hasard heureux, etc.

GOUTMANN.

Maint homme a talent,
Tranquille, attend qu'à lui l'on pense,
Et maint ignorant,
Sans cesse, se met en avant.

CATHERINE.

L'un, bien lentement,
Gagne à peine sa subsistance,
L'autre, lestement,
Fait fortune... on sais bien comment.

Avec le Chœur.

Un hasard heureux, etc.

IDA, *au public.*

Quand l'auteur d'Ida
Voulut peindre la bienfaisance,
Sans doute, il compta
Sur le sujet qu'il adopta (1).
Si le dénouement
Ne remplit pas son espérance,
C'est qu'assurément
Il a mal saisi le roman.

---

(1) Un très-joli conte anecdotique de Mad. de Genlis, intitnlé le *Jupon vert*, a fourni le sujet de cette pièce, et si lecteur y a trouvé quelque chose d'agréable, c'est quand l'auteur a pu se rapprocher de son modèle ou lui emprunter quelque trait.

Mais en ce moment,
S'il obtient votre bienveillance,
Il l'offre gaîment
A l'auteur du conte charmant.

Chœur.

Mais en ce moment, etc.

FIN.



mor



